

PROLOGUE

Été 1961, massif de l'Ouarsenis

L'aube cédait la place à un lever du jour lumineux, un matin de création du monde. La harka¹ était dissimulée derrière des arbustes, sur une hauteur dominant la vallée où serpentait un oued asséché. Philippe, le sous-lieutenant en charge du commandement, regardait le soleil émerger des montagnes violettes, et ce spectacle l'émerveillait.

Pourquoi cette journée s'est-elle gravée dans sa mémoire, tel un moment particulier ? Est-ce la magie du Maghreb ? A-t-il été enivré par les odeurs et les couleurs du djebel sauvage ? par la présence de ses fidèles harkis, ces supplétifs engagés dans l'Armée française, et dont le rapport au chef est quasi médiéval ?

Il est alors dans la plénitude de ses vingt-cinq ans : sa condition physique, renforcée par les mois d'entraînement, lui donne le sentiment d'une immortalité de dieu grec... Il a réalisé la synthèse, si difficile pour lui, du militaire – rigueur, discipline, professionnalisme – et du guerrier – aventure individuelle, goût du risque et du combat... Il se bat loin de tout

1. Unité militaire composée de supplétifs autochtones, les harkis.

ce qui a fait sa vie, perdu dans ces montagnes aux paysages arides, engagé dans une guerre à laquelle ne participe aucun Européen, dans un conflit quasi tribal opposant Arabes de la région, pro et anti-Français, harkis et fellaghas.

Et lui, jeune officier, il se sent libre ! plus libre qu'il ne l'a jamais été. Cette guerre, pour partie, l'a dépouillé de son passé, de son histoire familiale et personnelle. Comme un animal, le moment venu, fait sa mue.

Cette journée marquera-t-elle un point de non-retour ? Pour la première fois, il s'interroge sur sa relation avec Marie-Ange. Avant son départ pour le service militaire, il songeait à l'épouser. Elle lui inspire toujours un fort désir physique. Privé de femme depuis plusieurs mois, il a souvent fantasmé sur son corps ferme et brun de Méditerranéenne. Pourtant le sentiment qui les a unis est en train de se distendre. Et c'est de son fait à lui. Philippe Marion-Lapierre, l'homme que Marie-Ange a aimé, n'est plus tout à fait le même : les combats, le djebel l'ont déjà transformé et cette métamorphose, sans doute, n'est pas achevée. Il se demande si l'heure n'est pas venue de larguer la dernière amarre qui l'attache à sa vie passée ; de laisser le vent du large l'emporter vers d'autres horizons. Sa compagne ne peut le comprendre désormais. Elle ne peut comprendre la vie qu'il mène, l'environnement dans lequel il évolue. Sans parler du sens qu'il donne à son combat et dont l'issue, espère-t-il, sera une Algérie pacifiée prête pour l'indépendance... Et surtout, comment pourrait-elle concevoir son bonheur, cette joie primitive qu'il éprouve à mener ce combat ?

Le bonheur : c'est ce qu'il ressent ce jour-là. L'été finissant lui laissera le souvenir d'une jeunesse insouciante prise au grand jeu fascinant de la guerre. Mais cette opération dans le djebel Mansour ne connaîtra pas le cortège habituel de souffrance et de sang. Seules subsisteront dans sa mémoire la nature vierge et sauvage, écrasée de soleil, la proximité de ses hommes et l'excitation de l'aventure.

*

Philippe et ses harkis sont dissimulés sur une crête. Aux côtés de lui, se tient Fouré, un garçon brave et corpulent, charcutier dans le civil. C'est l'infirmier de l'unité. À l'occasion, il sert aussi de radio.

Un petit chacal est apparu dans la clairière. Il se dirige vers l'oued. Il s'arrête, inquiet. Il reste un moment en observation. Il n'a pas encore décelé la présence des hommes – la trentaine de soldats postés sur le mamelon. Bientôt il s'avance avec grâce et disparaît dans le lit desséché du cours d'eau.

Le silence est total. Une légère brume de chaleur commence à danser dans l'air pur.

L'attente reprend...

Voilà quatre heures que les hommes se tiennent immobiles, silencieux. Ils ont quitté le poste d'Aïn el-Bab à minuit. Trois heures de progression dans la nuit leur ont permis d'atteindre la position attribuée à la harka, dans un large dispositif auquel participent de nombreuses unités...

Ils se sont mis en route après deux heures d'un vague repos, de mauvais sommeil, d'angoisses – les ténèbres hostiles, la cruauté des fellaghas. Le départ, c'est le moment le plus difficile. Dès le rassemblement dans la cour du poste, l'action, l'excitation prennent le pas sur la peur. On procède aux ultimes vérifications : les armes, les munitions, les rations, la radio. Les consignes sont distribuées lors d'un conciliabule avec l'éclaireur de pointe, le sous-officier Zitouni Taïeb. Puis l'unité s'enfonce dans la nuit noire, la nuit africaine où scintillent les étoiles.

Les combattants comptent quatre Européens : lui-même ; Pagan, un petit sous-officier de vingt ans, malin et débrouillard ; Fouré, le radio et Martin, le palefrenier. Une trentaine de harkis les entourent. Il faut garder le plus de distance possible pour éviter de se retrouver encerclés en cas d'attaque. Mais chacun doit aussi maintenir un contact visuel avec celui qui marche devant lui. Parfois, Taïeb s'arrête. Il lève le bras. On s'accroupit, on attend. L'éclaireur hume la nuit, colle son oreille au sol. Il possède un instinct primitif. Il arrive que la halte s'éternise. Philippe alors rampe jusqu'à lui. Le harki

sourit dans l'obscurité. Il a le visage régulier des Berbères, et une expression amicale.

— Un *khalouf*, mon lieutenant.

Un cochon, un sanglier... Un animal inoffensif.

Le danger, c'est la rencontre avec un groupe de fellaghas. Mais c'est aussi, parfois, l'unité amie qui a dévié de sa route sans s'en rendre compte. Elle s'est détournée du trajet prévu pour sa mise en place, et se retrouve soudain en face de vous. Ces méprises ne sont pas rares. Combien de blessés ont-elles fait? Combien même y ont laissé la vie?

La progression reprend. Les hommes avancent souplement, sans bruit, en scrutant l'obscurité avec un fort sentiment animal. Parfois, un pied heurte un caillou ou s'enfonce dans un trou. Un corps trébuche. Un juron s'étouffe.

Peu avant l'aube, à l'heure prévue, ils arrivent en Lima Yankee, les coordonnées de la position qui leur a été affectée sur la carte d'état-major. L'officier dispose les combattants sur la ligne de crête, aidé de Pagan et des deux sous-officiers musulmans, Taïeb et Hendi. Hendi est un homme de grande taille aux traits superbes. Il a la peau sombre. Il vient du Sud.

— *Kif-kif*, le Sénégalais! dit-il souvent en affichant son sourire éclatant.

C'est un ancien fellagha rallié à la France.

On s'installe pour une attente qui risque d'être longue. On se planque au mieux. Philippe, après avoir vérifié les postes des harkis, se positionne lui-même à proximité de Fouré. Il procède à une discrète liaison radio avec son patron, le capitaine Dulau, qui commande le 5^e escadron et dont le nom de code est Blanc Autorité.

Philippe chuchote :

— Blanc Autorité, Blanc Autorité. Ici, Blanc Cinq, Autorité, me recevez-vous?

La réponse est immédiate :

— Blanc Cinq, Autorité, Blanc Cinq, Autorité, je vous reçois trois sur cinq.

Autrement dit : « Assez bien. »

— Blanc Autorité, mise en place effectuée comme prévu!

— Blanc Cinq, Autorité, bien reçu. Vous verrouillez le flanc est du dispositif. Si vous voyez des fells, ne tirez pas. Sauf s'ils vous accrochent, compris?

— Blanc Autorité, affirmatif. Si plus rien pour moi, terminé.

La consigne est passée, l'attente reprend.

Le capitaine Dulau est un des nombreux officiers de réserve qui ont rempli à la fin de leur service, envoûtés par l'Algérie, les harkis, les populations civiles, par cette guerre médiévale et ses enjeux politiques. C'est un chef droit et loyal, un professionnel. Il garde dans l'œil et dans la voix la chaleur de son Sud-Ouest natal. Philippe et lui s'apprécient. Et les rapports humains sont plus simples et plus chaleureux au combat que dans les casernes et les états-majors!

Philippe Marion-Lapierre n'a pas aimé l'encadrement rigide et *pète-sec* qui règne à l'École de cavalerie de Saumur. Sous prétexte de former de jeunes civils à leur futur rôle d'officier, on brise la liberté d'esprit d'étudiants joyeux, prêts à s'enthousiasmer pour l'armée. Philippe a jugé navrant de voir l'école transformer en contestataires, et même en révoltés, des jeunes gens qui acceptaient d'aller accomplir leur devoir militaire en Algérie!

Songéant à Saumur, il repense à la dernière permission qui lui a été accordée *in extremis* par le colonel commandant de l'école. Il était alors condamné aux arrêts de forteresse et sur le point d'être expédié en AFN, comme on disait alors dans l'armée pour « Afrique française du Nord ».

Ces huit jours imprévus ont été un don du ciel. Il les a passés à Paris avec Marie-Ange – restaurants, boîtes de nuit, soirées tendres, parfois torrides, chez elle ou dans un petit hôtel. Aujourd'hui, sur ce piton, dans cette nature sauvage, ces images lui semblent irréelles, comme venues d'un autre monde.

Tout en rêvant, il garde un œil vigilant sur le petit vallon en contrebas – un *talweg*, selon le vocabulaire si peu poétique de l'armée. L'endroit est calme, serein, éclairé maintenant par les rayons d'un soleil déjà fort. Luttant contre le sommeil, il

se laisse à nouveau emporter par ses pensées. La nuit a été courte : trois ou quatre heures de sommeil entrecoupées de cauchemars et d'insomnies.

Il est isolé avec ses trente harkis. Il est en plein *djebel* montagneux, dans un poste militaire en haut d'un village, un *douar* de deux mille habitants. À ses côtés, seulement ces trois jeunes Européens : Pagan, un sous-officier pied-noir d'une vingtaine d'années, Fouré, un infirmier de dix-huit ans, et Martin, du même âge, un palefrenier en charge des trente chevaux de la harka. Comme en 14, on fait la guerre à cheval ! La solitude, les risques sont grands... Les lettres chaleureuses que lui écrit Marie-Ange lui paraissent de plus en plus décalées par rapport à l'univers où il vit maintenant.

Dans la région, cette guerre intemporelle n'oppose que des musulmans entre eux. Il y a les étiquettes : harkis, fellaghas. Mais les motivations de ces gens ne sont pas qu'idéologiques. Il faut compter aussi avec des haines anciennes recuites au soleil du Maghreb, avec les jalousies familiales, les divisions entre riches et pauvres, les querelles de voisinage, les passions individuelles... Les Algériens se haïssent parce qu'ils se connaissent trop ; et la guerre, cet alibi, leur offre la possibilité de vider leurs contentieux anciens. Ils sont violents comme l'est cette terre d'Afrique ! Philippe a essayé de comprendre leurs motivations, de démêler les fils de cet écheveau. Il aurait voulu trouver dans leurs comportements un semblant de logique. Et il se dit maintenant, sans trop y croire, que les harkis se rangeraient plutôt dans le camp de l'ordre et de la volonté de progrès, tandis que les *djounouds* – les « combattants » – que l'Armée française appelle fellaghas, fells en abrégé, seraient plutôt des hors-la-loi, des rebelles décidés à contester l'ordre établi... Mais n'est-ce pas le cas de tous les résistants ? « Et moi, se demande-t-il, qui suis-je ? » Un occupant français comme l'ont été les Allemands ou les Soviétiques ? Le garant d'un ordre ancien – celui de « L'Algérie de papa », selon l'expression du général de Gaulle ? Ou l'accoucheur au forceps d'un pays neuf peuplé d'habitants réconciliés ? Il espère appartenir à la troisième catégorie. Mais le dilemme le taraude...

Le souvenir à présent s'estompe des moments passés dans les bras de Marie-Ange. Même celui de la fameuse soirée, à la veille de son départ pour Mourmelon, commence à s'effacer. *La nuit du Grand Canal!* Il la croyait inoubliable. Elle est en train de devenir irréaliste.

Les lettres de Marie-Ange lui paraissent déphasées. Il sort de son treillis la dernière arrivée.

Mon Phil chéri,

Je suis sans nouvelles de toi depuis plus de quinze jours... Écris-moi, mon amour. Ici, tout va bien. Je passe le week-end à Montfort-l'Amaury avec mes parents et, une fois n'est pas coutume, ma sœur Astrid. Nous allons demain au mariage de Caroline Lebrenne qui épouse un Suisse médiocre, pas très beau, mais dont la famille a beaucoup d'argent. Je souhaite à Caroline bien du courage: on ne met pas dans son lit un matelas de francs... même suisses! Papa, pour l'occasion, m'a offert une robe Chanel. Elle est grise, gansée de noir, avec un décolleté sage. Je suis sûre qu'elle te plairait. Demain, nous allons déjeuner chez les Durand. Il y aura les Magnan que tu as rencontrés...

Etc.

Une robe Chanel! Philippe songe à la misère qui l'entoure, aux mechtas sans électricité, aux gosses malades et mal soignés, au manque de médicaments. Les seuls remèdes dont disposent ces pauvres gens sont ceux que l'armée leur fournit. Comment peut-on mettre autant d'argent dans une robe? Marie-Ange, il a coutume de l'appeler sa «dame de cœur». Mais aujourd'hui, elle l'insupporte. Quel décalage entre la vie d'une grande bourgeoise parisienne, et celle que l'on mène à Aïn el-Bab... Comment lui expliquer que sa lettre est dérisoire? Il y a les robes Chanel mais il y a la guerre aussi... Les heures et les heures d'attente. L'irruption brutale de la violence. L'excitation, l'adrénaline, le staccato des pistolets-mitrailleurs, l'explosion des grenades, l'odeur... Tuer ou être tué... Puis le silence à nouveau. L'horreur, les blessés, les prisonniers, les cris, les gémissements, les morts amis ou ennemis... Et la torture!

Lui, Philippe, se refuse à la pratiquer. Mais elle existe et on s'y habitue.

Les métropolitains lui apparaissent comme des gens repus qui refusent de savoir ce qui se passe de l'autre côté de la Méditerranée. Ils rêvent de se débarrasser du fardeau algérien, de trouver vite une solution à cette épine dans le pied de leur confort. Mais quelle solution? L'Algérie française, la France de Dunkerque à Tamanrasset? Un leurre! À Philippe, l'indépendance semble inéluctable. Mais la France saura-t-elle bâtir une indépendance équitable permettant aux harkis et aux fellas de vivre ensemble? Une indépendance dans laquelle sauront cohabiter pacifiquement les Arabes, les Mozabites, les Berbères, les Kabyles, les Juifs et les Européens de tout poil...

Tel est le sens de son combat: gagner la guerre sur le terrain pour imposer une paix juste.

Il ne doit pas être loin de sept heures. Le soleil est déjà haut sur le djebel. Soudain ils sont là: deux hommes marchant l'un derrière l'autre. Deux hommes ordinaires, si proches des harkis. Ils progressent sans bruit dans la petite vallée. Philippe revoit fugitivement le petit chacal, et retient son souffle. Ils entrent dans la nasse. Ils ne sont pas inquiets, apparemment. Ils sont à portée d'une rafale de pistolet-mitrailleur. Philippe s'assure d'un coup d'œil que Fouré les a vus aussi – c'est le cas. L'immobilité à présent est presque douloureuse. Le contraste est total avec les sentiments: l'excitation, la crainte aussi de voir l'un des soldats bouger, tousser ou se mettre à tirer, mais tout va bien... Les fellaghas s'éloignent le long de l'oued, disparaissent au détour d'un figuier.

Philippe a presque l'impression d'avoir rêvé. Mais les harkis sont tendus. Grande est leur impatience d'en découdre. Ils ont une telle haine des hors-la-loi! Ils se connaissent tous, originaires qu'ils sont du même douar, Aïn el-Bab. Le contentieux entre fellaghas et harkis est immense, fait de massacres, d'éborgements, d'exactions. Et puis, il y a cette âpre terre algérienne, ce climat, la culture musulmane qui enferme les femmes et égorgé les moutons – la violence enfin, cette

cruauté que la colonisation française a su maîtriser, masquer peut-être, mais qui ne demande qu'à se libérer.

Ces fellouzes ont dû passer la nuit dans la plaine. Rentraient-ils d'une mission de liaison ? Avaient-ils rejoint pour quelques heures une épouse, des parents ? Ils regagnaient confiants leur repaire de la zone interdite, cette bande montagneuse de deux cents kilomètres de long sur cinquante de large dont l'Armée française a évacué les habitants pour les regrouper sous son contrôle dans des camps de fortune... Cette zone interdite où se déroule l'opération de ce matin, et qui n'est plus habitée que par les bêtes sauvages et les fellaghas de la wilaya IV, comme le FLN appelle ses « régions ».

Le poste d'Aïn el-Bab, dernière installation militaire fixe en bordure de zone, sert de réseau d'accueil aux avions militaires T-6 et T-34 qui survolent régulièrement le djebel, parfois en mission d'observation, surtout pour y faire du *strafing*: on les voit piquer dans une vallée, en suivre le cours en arrosant le sol au hasard avec leurs mitrailleuses, puis remonter vers le ciel en chandelle.

Un jour que Philippe crapahutait sur le terrain en pleine chaleur, à plusieurs heures de marche du poste, il a réussi à établir une liaison radio avec des pilotes. Le type s'est montré arrogant :

— Ça va, les rampants ? On pensera à vous dans une demi-heure, à la base, en buvant un whisky bien frais...

Fumiers !

Le soleil chauffe maintenant le ciel d'un bleu soutenu. Le paysage commence à changer. La délicatesse des couleurs, la pureté de l'air ont cédé la place à un univers plus dur où les ombres accusent le relief, où la lumière devient plus blanche...

Un tir d'arme automatique déchire le silence. Suivent des coups de fusil, sourds et réguliers. Les rafales de pistolets-mitrailleurs s'enchaînent. À quelle distance ? Cinq, six kilomètres ? Difficile à dire... Les tirs se font sporadiques. Le silence revient. Et avec lui, la vie animale : bruits d'insectes, cris d'oiseaux.

Philippe ouvre sa boîte de ration et commence à casser la croûte. Fouré, en brave franchouillard, le regarde horrifié :

— Mais ça tire, mon lieutenant !

— Justement, Fouré, ça veut dire qu'on va sans doute passer à l'action. Autant se remplir la panse maintenant. Après, on n'aura plus le temps.

Il est huit heures du matin et ils sont debout depuis minuit. Les instructions vont arriver. Il va falloir ratisser le terrain accidenté, marcher des heures en plein soleil, lourdement chargés... Alors autant ne pas être à jeun.

Mais Fouré n'est pas convaincu. Il a peur. Il ne pourrait rien avaler. Il a tort : les rations ne sont pas si mauvaises. Et l'excitation, ça creuse.

Philippe a à peine fini de boire que le capitaine Dulau donne l'ordre de ratisser. Il n'est pas très explicite mais il semble que le régiment ait accroché une *katiba*, l'équivalent d'une compagnie. Une troupe nombreuse et combative, manifestement. Dulau recommande la prudence.

La progression commence. Les harkis sont en ligne, comme des rabatteurs dans une partie de chasse. Chacun s'assure de bien voir ses coéquipiers à droite et à gauche. Une fois, Philippe avait pris un peu d'avance, il s'était accroupi pour examiner un objet sur le sol et s'était fait allumer à trois mètres par un jeune harki à la gâchette un peu trop rapide ! La chance était avec lui ce jour-là : le harki visait mal...

On avance. Bien en ligne. En scrutant devant soi, à la recherche d'un ennemi posté derrière un buisson ou dans une anfractuosité rocheuse, en examinant aussi le terrain où peut se dissimuler une cache, une mine, une grenade d  goupill  e... Le relief est accident  , fait d'une succession de ravins    la végétation dense où il faut    chaque fois descendre, fouiller, remonter, puis recommencer plus loin...

Personne ne parle. Pour des raisons de sécurité mais aussi pour économiser son souffle. Aux environs de midi, l'information passe le long de la ligne : Mohammed a trouvé quelque chose. Une cache : un toit de branchages la dissimule    l'observation des avions mais l'entrée est bien visible du sol. Les harkis

se disposent en appui autour du site. Rien de bien intéressant. Les occupants ont quitté l'endroit, sans doute récemment. Des vêtements épars jonchent le sol, ainsi qu'un reste de nourriture, des médicaments. Des traces de pas conduisent à l'oued. Elles sont à peine visibles mais les harkis n'hésitent pas.

— Ils viennent de partir, mon lieutenant, *kif-kif* le chacal.

Dans l'oued quasi desséché, sur le sable à peine humide, s'étale une belle empreinte de pataugas. Hendi se fend de son sourire à la Omar Sharif :

— Une demi-heure, mon lieutenant, un *chouia* de plus.

Il est affirmatif. Comme Taïeb et la plupart des harkis aguerris, il connaît bien le terrain, l'ennemi et un type de combat qui remonte à la nuit des temps. Philippe sourit à son tour, admiratif. Lui revient en mémoire une réflexion de son vieil ami Alain Désirant qui sert dans une unité de parachutistes. Philippe lui avait demandé ce que l'on ressentait en faisant la guerre. Et Alain a répondu :

— Tu vas découvrir ce que tout homme en peau de bique savait dès la naissance...

Au fond, c'est une vie d'homme préhistorique.

Philippe fait au capitaine, par radio, un compte rendu succinct. Puis le ratissage reprend, plus rapide et plus tendu. C'est une forme de traque. Il faut tenir le rythme des harkis. Le soleil est accablant. À chaque ravin, la remontée vers la crête est plus dure. On serre les dents, la sueur coule sur les visages. Pas question de montrer le moindre signe de faiblesse. Pagan, le petit sous-off européen, s'en sort bien : il est maigre et sec. Fouré souffre le martyr mais la peur le galvanise : il n'a pas envie de décrocher, de se retrouver en arrière, d'être pris par les fells... La troupe marque une pause sur une crête pour permettre à la harka de se regrouper, mais aussi de récupérer : il y a un degré de fatigue où, en cas d'accrochage, les hommes risquent de ne plus réussir à bien se battre. Chacun sort sa gourde. On les a remplies dans le petit oued en ajoutant à l'eau stagnante les pilules de l'armée. Espérons qu'elles agiront ! Philippe repense à sa mère, à sa crainte de la diphtérie, de la

poliomyélite et autres maladies... Il songe avec amusement qu'il y a une hiérarchie du risque.

La cadence infernale reprend mais ils ont récupéré. Ils enchaînent les ravins. Dans une montée, l'officier tombe sur les genoux et termine l'escalade à quatre pattes en s'accrochant aux branches des arbustes. La terre est dure, sèche, friable par endroits.

À trois heures de l'après-midi, alors qu'ils arrivent sur un mamelon, la rafale éclate, toute proche et assourdissante. À deux mètres à peine devant Philippe, la terre se soulève sous l'impact des balles comme un sinistre pointillé. Il plonge au sol. Il est mal planqué derrière un arbuste. Le terrain est dégagé devant et derrière. On ne sait d'où l'ennemi tire. Ça paraît venir de la gauche. Philippe n'ose bouger. Il est fixé, comme on dit en langage militaire. Personne en vue, ni harkis, ni radio... Et soudain, tout proche, le son caractéristique du lance-patates, les grenades à fusil... En une fraction de seconde, Philippe se dit que les fells, ne pouvant l'atteindre en tir tendu, essaient de l'avoir en tir courbe avec une grenade. Au-delà de la peur, des automatismes fonctionnent : le corps se resserre, cherche à se dissoudre dans la terre... Attente de l'explosion de la grenade... qui se produit à distance ! Et peu après, une voix chaleureuse, bien de chez nous :

— Mon lieutenant, Blanc Cinq, c'est nous, Partisans 44 !

Arrive, décontracté, un lieutenant de gendarmerie grand et maigre, un homme avec qui il a déjà crapahuté et sympathisé. Militaire d'active, il a choisi, à la sortie de Saint-Cyr, cette unité d'élite. Il dirige un commando de gendarmes mobiles : Partisans 44. De vrais professionnels !

— J'étais sur la droite, en attendant de faire liaison avec vous. Je vous ai vu vous faire allumer et j'ai compris que vous étiez fixé. On vous a aidé au lance-patate. Les fells ont décroché.

Philippe se relève, secoue la terre de son treillis. Camaraderie de combat : le gendarme lui serre la main. Il vient de lui sauver la vie et n'en fait pas une histoire. Avec ses hommes et une poignée de harkis, ils vont reconnaître la position abandonnée par les fells : un petit piton avec des arbustes d'où l'on a une

vue imprenable... Une position de tir pour un fusil mitrailleur... Le sol est jonché de douilles – celles des balles qui l'ont raté. Philippe en ramasse une et la glisse dans sa poche. Un talisman!

Il rend compte à Dulau : l'ennemi a décroché après avoir essayé, sans doute, de traverser le reste du dispositif et de se replier pour la nuit dans les profondeurs de l'Ouarsenis.

Après une nouvelle heure de crapahut, arrive l'ordre de dislocation. C'est le retour à Aïn el-Bab. Le soleil commence à décliner. L'atmosphère paraît se détendre, comme chaque soir. Deux bonnes heures de marche avant de retrouver la quiétude du poste. La cadence est maintenue pour être sûr d'arriver avant la nuit. Il faut éviter aussi le relâchement, les hommes doivent observer les règles de sécurité jusqu'au bout. Une embuscade peut encore survenir et gare alors aux troupes qui n'observent plus les distances, ont les armes à l'épaule...

Philippe ne saura jamais le bilan exact de cette journée, les pertes ennemies, les armes récupérées... Mais peu importe, après tout : ce n'est pas son affaire. Il a rempli sa mission au sein du dispositif. Il ramène la harka au complet, il a échappé de justesse au pépin. Il est recru de fatigue mais une sorte d'euphorie le gagne. Le rythme régulier de la marche scande des pensées sans suite. Des bouts de chants militaires lui traversent l'esprit : « On te ramassera les côtelettes sur cette putain de terre africaine, mais après tout, on s'en fout... » Des bribes de vers aussi, du Heredia : « Le tribun et les centurions ralliant leurs cohortes... »

Le soleil descend de plus en plus vite. C'est une énorme boule rouge maintenant qui s'enfonce à l'ouest. Maghreb, pays du soleil couchant!

Il accélère l'allure, pressé de regagner l'écurie. Taïeb vient le voir :

— Ralenti, mon lieutenant ! Les vieux, ils suivent plus.

Enfin Aïn el-Bab est en vue : quatre tours hiératiques en parpaings dominant le douar, on dirait presque une forteresse médiévale. Ils sont accueillis par l'équipe qui a gardé la place.

Après une ultime inspection des armes et des consignes aux sous-officiers, Philippe rejoint sa chambre. Elfi, son berger allemand, lui fait la fête. Philippe pose le PM au pied du lit, défait son ceinturon et se libère de tout le poids qui s'y attache : pistolet, gourde, grenades... Il ne se déshabille pas. Il ne délace même pas ses chaussures. Il s'écroule sur son lit. Il dormira quatorze heures d'affilée.

Ce fut une journée d'opération comme les autres ; mais il ne l'oubliera pas.